

L' Abeille.

2me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

2me. Année.

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 NOVEMBRE 1849.

No. 3

1841.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE MODERNE, ÉCRIT POUR ÊTRE PRONONCÉ PAR 2 ÉLÈVES DU COLLÈGE DE ST. HYACINTHE LORS DES EXAMENS PUBLICS DE 1841.

Reporter sa pensée vers les âges antiques, et la ramener à la suite des générations qui ont passé sur la terre ; voir dérouler à ses yeux le spectacle des événemens qui en scènes successives forment le drame du monde ; vivre en idée avec les hommes célèbres de tous les tems, admirant leurs vertus, ou détestant leurs crimes ; assister à la formation des empires, en suivre les développemens ; entendre, pour ainsi-dire, les secousses qui ont fini par les faire tomber en ruines, voilà ce que fait celui qui livre son esprit à l'étude de cette science qui raconte les événemens passés, c'est-à-dire, à l'étude de l'histoire.

Sources de connaissances aussi instructives qu'agréables, leçon vivante de préceptes et d'enseignemens salutaires, voix du passé qui parle à l'avenir, matière féconde offerte aux observations du philosophe, aux travaux du littérateur, aliment de la science et de l'art, l'histoire est une partie essentielle de la haute éducation. Sans elle, il n'y a point d'homme instruit. Quiconque ne connaît le passé, doit comprendre peu le présent, et ne rien voir dans l'avenir. L'histoire jette partout une lumière, éclaire tous les domaines de la science, et se reflète sur les divers ordres des connaissances humaines.

Une étude aussi importante devait entrer parmi les objets de nos travaux. Aussi chacune de nos années scholastiques nous présente quelques parties de l'histoire. C'est d'abord l'histoire sacrée, puis successivement l'histoire ancienne, l'histoire de Rome, celle de notre propre pays, et celle des nations célèbres auxquels nous tenons par des liens d'origine ou d'association politique, c'est-à-dire, l'histoire de France et d'Angleterre, auxquelles viennent se mêler tous les grands faits de l'histoire moderne.

Mais l'étude de l'histoire n'est pas la simple connaissance des événemens. Elle doit faire connaître le principe qui les a conduits, l'effet qui en est résulté. Aussi ne convient-il pas, lorsqu'on a parcouru les annales des siècles divers, de se de-

mander quelle a pu être la raison des faits accomplis ? A parler vrai, les faits ne sont que les formes extérieures d'un grand ensemble d'idées. Il faut savoir distinguer la pensée qu'ils expriment. L'histoire, sous le point de vue philosophique et social, doit dérouler les effets des lois qu'avait à subir l'humanité dans son passage sur la terre. Elle doit être l'expression de la pensée de la Providence. On a droit de lui demander qu'elle manifeste particulièrement les desseins du régulateur suprême, dans les grands événemens, les révolutions sociales.

A quel but marchent les faits ? Cette question, celui qui étudie la société doit la poser, et tâcher de la résoudre.

Qu'il nous soit donc permis, à nous, qui dans le cours de nos études, avons parcouru les annales des nations, de passer dans une revue rapide les faits saillants de l'histoire moderne, en examinant quelle a pu être la raison de leur accomplissement sous le point de vue providentiel.

Ainsi considérée, l'histoire devra nécessairement se rattacher à la religion, et même elle n'est explicable que par elle. Si elle n'indique pas la pensée dernière, telle que la révélation nous aide par ses lumières à la connaître, alors elle n'est qu'une ensemble de faits qui paraissent sans cause, c'est une suite de phénomènes sans explication possible, c'est une lettre morte, c'est une hiéroglyph dont la signification est ignorée.

Après avoir prêché l'évangile, Jésus-Christ laisse sa croix sur la terre. C'est l'étendard sous lequel le monde doit marcher à la civilisation. Il y aura plus ou moins de bonheur pour la société, suivant qu'on suivra de plus ou moins près ce drapeau. Les transformations sociales, les grandes commotions politiques n'arriveront que pour faire avancer l'humanité dans les voies du progrès sous les auspices de la religion : l'étendard sacré ne paraîtra s'incliner quelquefois au milieu des luttes, que pour le relever plus glorieux et dominer les peuples de sa salutaire influence.

Voilà la pensée de la Providence, telle que les faits semblent nous l'avoir manifestée.

Donnons-nous quelques instans le spectacle du monde.

A l'avènement du Christ, Rome régnait sur l'univers. Les nations formaient une grande unité politique. C'était afin que l'évangile pût se publier avec moins d'obstacles. Aussi l'établissement de la religion se fit-il avec la rapidité la plus étonnante.

Cependant la ville maîtresse du monde avait dès lors répudié la liberté pour se livrer au despotisme impérial. Ce peuple, si fier de son indépendance, était devenu le jouet des caprices sanguinaires de tyrans cruels ou imbéciles. L'orgueil des nations comme celui des individus est toujours puni par une humiliation honteuse. D'une autre part, une immense dépravation de mœurs avait infecté la société romaine : elle tombait pourrissant de corruption. Un pêcheur envoyé par le fils du charpentier mis à mort à Jérusalem, vient s'établir au centre de l'empire pour le régénérer. Néron déclare la guerre à la doctrine nouvelle. Neuf de ses successeurs réitérent cette déclaration. Alors commence un combat, qui, pendant trois siècles, est le principal événement de l'histoire. Que sont en effet ces batailles que les empereurs donnaient sur quelques frontières menacées, ou ces luttes intestines que des soldats se livraient pour s'arracher la couronne ? Les guerres qui ont eu le plus de retentissement dans la postérité furent celles qu'eurent à soutenir contre le fer de Domitien, de Dèce, de Dioclétien, les disciples du Christ.

Voyez quel spectacle : les chrétiens allumés vifs servent de flambeaux pour éclairer les nuits de Rome : ils deviennent l'aliment ordinaire des tigres et des lions du Colisée ; les bourreaux se fatiguent à couper leurs têtes ; l'industrie de la cruauté s'épuise à inventer de nouveaux supplices. Un empereur, redoublant les coups de la persécution, se lève et s'écrie : j'éteindrai le nom chrétien. Quelques années après, le christianisme est triomphant. La croix qui a brillé au sommet des airs, resplendit glorieuse sur le trône des Césars. Rome est chrétienne. Cessant d'être la capitale du monde politique, elle devient aux yeux de tous, la capitale du monde spirituel.

Constantin, en transférant le siège de son empire à Byzance, obéissait à son instinct, à une loi qui établissait que le re-